



Nouvelles réalités migratoires et nouveaux concepts pour les analyser

L'exemple des notions de transnationalisme et de diaspora

Jacques Barou

CNRS

Introduction

Au cours des vingt dernières années, l'immigration a beaucoup changé. Les flux de départs ont relativement peu augmenté si l'on tient compte de l'augmentation de la population mondiale mais ils ont changé d'orientation et de composition. Les femmes seules et les familles y tiennent une place de plus en plus importante. Les motivations politiques, économiques et écologiques tendent à se rejoindre et parfois à se brouiller. Surtout, sous l'effet de la globalisation de l'économie, le schéma classique de la migration pendulaire avec un pôle de départ et un pôle d'arrivée tend à être remis en question. La recherche du travail amène les migrants à multiplier des séjours de durée relativement limitée dans divers pays en fonction des fluctuations du marché de l'emploi. Cela peut inclure aussi des retours dans les pays d'origine dont certains connaissent, en partie grâce aux transferts de fonds de leurs émigrés, une amorce de développement avec des taux de croissance élevé générateurs de création d'emploi et d'opportunités d'investissements productifs. Ceci amplifie les mouvements transnationaux et contrarie le processus d'intégration progressive dans les sociétés de première installation. Cela modifie aussi la construction des appartenances. Celles-ci ont moins de sens à se référer de manière exclusive, soit au pays de départ, soit au pays d'installation ou à chercher un subtil

L'immigration n'épouse plus les configurations du siècle précédent. Le migrant se Le

migrant se déterritorialise, le «centre est partout et la périphérie nulle part», l'appartenance plus complexe,

la durée de séjour dans le pays d'accueil plus courte, le migrant passant d'un pays à l'autre. D'où l'idée de transnationalisme développée ici par Jacques Barou. La distinction entre pays d'origine et pays d'accueil devenant de moins en moins pertinente. C'est moins la «double absence» (Sayad) que la double présence qui domine. Naissent aussi des diasporas à multiples causes,



équilibre entre les deux. Dans un processus accru de mobilité, les migrants peuvent se définir comme appartenant avant tout à des configurations déterritorialisées où « le centre est partout et la périphérie nulle part. ». Les moyens modernes de communication facilitent les contacts entre gens de même origine dispersés à travers le monde et ouvrent des perspectives d'appartenance à des communautés qui peuvent encore se référer à un territoire d'origine pour constituer leur identité collective mais qui n'ont plus besoin d'entretenir des relations concrètes avec celui-ci. La dimension identitaire d'origine s'accompagne parfois d'autres références : une catégorie socioprofessionnelle (cadres, ingénieurs, artistes, voire sportifs), une appartenance religieuse, un engagement politique etc...

Pour appréhender ce nouveau phénomène, les chercheurs ont été amenés à recourir à des concepts qui leur sont apparus pertinents mais qui ont parfois l'inconvénient d'être aussi largement utilisés dans le langage courant. Nous aborderons ici deux d'entre eux qui, depuis les années 1990 sont fréquemment utilisés dans la littérature sur les migrations : le transnationalisme et la diaspora.

Le transnationalisme appellation nouvelle d'une réalité ancienne ?

Cette notion est apparue dans les années 1990 à la suite de la perception d'un certain nombre de changements intervenus dans le champ migratoire. En particulier, il a été constaté une grande complexification des trajectoires « classiques » pensées comme inscrites entre une société de départ, quittée de manière quasi définitive et une société d'arrivée, lieu d'un nouvel enracinement. On pouvait observer que les migrants, tout en étant installés de manière durable dans un pays, continuaient

d'entretenir de nombreuses relations avec celui qu'ils avaient quitté quelquefois depuis une ou deux générations, voire davantage. Le fait de prendre la citoyenneté du pays de résidence ne les empêchait pas de se considérer comme encore partie prenante de la société qu'ils avaient quittée, d'y transférer des fonds, d'y acquérir et d'y entretenir des biens ni d'aller y chercher un conjoint. Sur un plan plus large, on pouvait faire le constat que la distinction entre pays d'immigration et pays d'émigration devenait de moins en moins pertinente, la plupart d'entre eux étant de fait l'un et l'autre à la fois. La notion de « circulation » migratoire, diffusée initialement par les géographes (Simon, 2002) semblait plus appropriée à décrire des trajectoires migrantes échappant au mouvement pendulaire entre pays de départ et pays d'arrivée. Cette notion reflétait un dynamisme inédit, rendu possible par l'amélioration des moyens de transport et l'usage des nouvelles techniques de communication qui permettaient de maintenir une intimité de relation sans avoir à franchir la distance séparant physiquement les gens les uns des autres. Logiquement, la notion de frontière nationale ne semblait plus à même de cliver les trajectoires migrantes entre des pôles bien définis. L'émergence de la notion de transnationalisme, utilisée d'abord essentiellement dans la littérature de langue anglaise apparaissait comme particulièrement idoine pour analyser des circulations migratoires de moins en moins limitées au passage d'un pays dans un autre. Sur le plan identitaire, on pouvait observer, dans certaines populations, l'affirmation concomitante d'un fort attachement au pays d'origine allant parfois jusqu'à un véritable nationalisme et parallèlement d'une volonté de vivre le mieux possible en dehors des frontières de la nation dont on se réclamait, au besoin en acquérant la citoyenneté de son pays de résidence, sans renoncer pour autant



à celle de son pays d'origine. (Kastoryano, 2006 : 533-553).

Effacement et résurgence du transnationalisme

Néanmoins, comme tout nouveau concept introduit dans les sciences humaines, le transnationalisme a pu être utilisé de manière inappropriée et il est bon de rappeler qu'il a été d'abord ainsi défini par une groupe d'anthropologues américaines qui ont été les premières à l'introduire dans le champ des études migratoires.

« Nous définissons le transnationalisme comme les procédés par lesquels les migrants forgent et maintiennent des relations sociales multiples et créent de la sorte des liens entre la société d'origine et la société où ils s'installent. Nous appelons ces procédés transnationalisme pour insister sur le fait que de nombreux immigrés construisent aujourd'hui des sphères sociales qui traversent les frontières géographiques, culturelles et politiques traditionnelles. Un élément essentiel du transnationalisme est la multiplicité des participations des immigrés transnationaux (transmigrants) à la fois dans le pays d'accueil et d'origine. » (Basch, Glick-Schiller and Blanc-Szanton, 1994 : 17).

En ce sens là, le transnationalisme désigne un phénomène qui n'est pas nouveau dans l'histoire des migrations. Si certaines migrations se sont faites dans un contexte tellement difficile qu'elles ont perdu toute possibilité de participation à la vie de leur société d'origine sans parvenir à s'inscrire dans le tissu social de leur pays d'accueil, vivant ainsi ce que Sayad (1999) avait appelé une « double absence », d'autres ont pu entretenir un lien très dense entre ces deux pôles, vivant plutôt une double présence. Si on décompose la notion de transnationalisme, comme le propose

Martiniello (2007 : 76-79), entre pratiques transnationales et condition transnationale, il n'est pas nécessaire d'attendre l'ère du numérique et des rapprochements virtuels pour identifier des catégories de migrants qui ont développé des pratiques de mouvement transfrontalières sur de vastes aires géographiques et dont la condition était de n'appartenir à aucune nation en particulier. En Afrique sub-saharienne, du fait de la faible consistance de la notion de frontière et de la faible présence de l'idée de nation avant l'époque coloniale, certaines populations entreprenaient de longs voyages en dehors de leur zone de résidence et passaient au cours de leur vie de nombreux séjours dans divers pays plus ou moins éloignés du leur, sans pour autant rompre tout lien avec celui-ci. Ces voyages pouvaient être motivés par des activités nomades comme dans le cas des groupes de pasteurs pratiquant la grande transhumance mais aussi par des activités commerciales itinérantes ou même la recherche de travaux saisonniers impliquant des déplacements sur des aires extrêmement étendues pour bénéficier de la mise en culture de plantes obéissant à différentes conditions climatiques. De la même manière, dans le cas des grands empires coloniaux et de l'empire britannique en particulier, des mouvements migratoires furent très tôt organisés depuis les pays asiatiques les plus peuplés ; Inde et Chine en particulier, vers des zones plus vides : îles du Pacifique sud, Afrique australe et orientale ou Canada. La disparition des grands empires au cours du XXe siècle a contrarié ces tendances à la mobilité transnationale pour tenter de rétablir des circuits limités entre un pôle de départ, lieu exclusif d'un possible retour et un pôle d'arrivée, appelé éventuellement à devenir un lieu de fixation définitive. Avec l'imbrication accrue des économies et la création de nouvelles zones de libre circulation comme l'Union Européenne, les



pratiques transnationales ne pouvaient que ressurgir.

De la dispersion à la diaspora

Contrairement à la notion de transnationalisme tardivement apparue et utilisée essentiellement dans les sciences humaines, la notion de diaspora a une longue histoire qui a contribué à la populariser et à étendre son usage au langage courant pour désigner toutes sortes de populations dispersées en dehors de leur foyer originel. On parle ainsi indistinctement de diasporas algérienne, marocaine, turque, voire basque ou bretonne. L'intérêt pour une telle notion s'est renforcé au cours des dernières années parmi les chercheurs consacrant leurs travaux aux migrations et aux thématiques qui sont fréquemment associées à ce champ. Le constat d'une globalisation croissante des échanges au niveau international peut faire apparaître une telle notion comme relativement pertinente pour rendre compte des processus de recomposition des liens que vivent certaines populations migrantes. Le concept de diaspora peut sembler a priori particulièrement idoine pour appréhender le phénomène de « déterritorialisation » des identités collectives, des cultures et des relations sociales que l'on observe dans le monde contemporain, phénomène qui dépasse la simple dispersion géographique d'une même population et qui dispose aujourd'hui, à travers les techniques d'information et de communication, de moyens efficaces pour se renforcer, en diffusant et en entretenant la conscience d'une commune destinée.

Toutes les migrations n'aboutissent cependant pas à la constitution de diasporas, même quand elles ont une forte pratique du transnationalisme. Certaines s'assimilent totalement au fil du temps à la société où elles vivent et abandonnent toute relation avec leur terre ancestrale. D'autres, sans parvenir véritablement à trouver leur place dans leur

pays de résidence et sans perdre tout contact avec leur terre de départ ne sont toutefois pas dans une position sociale et économique qui leur permettrait d'activer le lien avec leur zone de provenance ni avec d'autres communautés de même origine dispersées en d'autres lieux. Elles constituent dans le pays d'accueil des communautés repliées sur elles-mêmes qui ne fréquentent plus leurs compatriotes présents dans d'autres pays. Le mouvement pendulaire qui lie certaines immigrations exclusivement à leur zone de provenance n'aboutit pas à la constitution de ce que l'on peut appeler une diaspora. Le lien se maintient et se réactive par des échanges réguliers. Il peut même exister pendant plusieurs générations. Il ne favorise pas pour autant l'émergence d'une conscience d'appartenance à une même population dispersée à travers le monde et qui dépasse de loin la simple conscience d'appartenance à un pôle de départ et à un pôle d'arrivée.

Il y a par contre des migrations qui s'acculturent, c'est-à-dire assimilent parfaitement la culture de leur pays d'accueil, s'y implantent durablement, y occupent une place plutôt avantageuse d'un point de vue social et économique et ne se sentent pas pour autant coupées de leurs racines ni de ceux, vivant ailleurs, qui les partagent avec elles. Il n'est pas nécessaire même que ces racines se situent dans un pays qui leur soit facilement accessible. Ce qui compte c'est l'attachement à ce pays, même si la perspective d'un retour éventuel y est très lointaine, voire même non souhaitée. L'identité de diaspora se construit sur la conscience d'un lien avec plusieurs communautés dispersées que l'on ne connaît pas forcément mais dont on sait qu'elles regardent vers le même point de départ, cultivent parfois le même espoir d'y revenir et ne se sentent jamais désintéressées de ce qui peut s'y passer. Ce qui compte dans



ce type d'appartenance, c'est le lien et non le projet de retour, que ce lien soit idéal ou matériel, qu'il s'entretienne ou non par le biais de contacts réguliers avec la terre des origines ou avec les autres communautés. Il suffit de savoir qu'il existe de par le monde des populations entretenant le même type de rapport au passé, portant le même type d'espoir pour l'avenir et actualisant tout cela au présent, par des rituels semblables, pour que se construise une conscience de diaspora.

Du drame fondateur à la banalisation des diasporas

À l'origine de cette conscience d'appartenance à un vaste ensemble dispersé, il y a une expérience commune, souvent douloureuse, dont le souvenir est de temps à autre réactualisé par des expériences similaires et est régulièrement cultivé dans le cadre de manifestations qui entretiennent l'idée de la pérennité d'une différence avec la société dans laquelle on vit. Mais le lien diasporique n'est pas seulement fondé sur le partage d'une nostalgie envers un objet commun. Il est en lui-même producteur d'échanges et de richesses qui permettent d'affermir la position des différentes communautés au sein des pays dans lesquels leur exil les a amenées à s'installer.

Les diasporas « classiques » qui ont longtemps servi de modèles aux sociologues des migrations internationales ont en commun d'avoir une double dimension à la fois politique et économique (Cohen, 1997). Le pays a été perdu à la suite de violences. L'exil est la conséquence de guerres, d'invasions ou de persécutions mais n'est pas sans espoir de retour ou à défaut sans espoir de réparation. Cet espoir est stimulé par les échanges entre les exilés qui consacrent une partie de leurs richesses à aider le pays d'origine, à y préparer leur retour, ou si ce pays est perdu pour de bon, à agir au

plan international pour faire reconnaître le préjudice subi par cette perte. Il y a donc un lien entre le projet de retour à plus ou moins long terme ou tout au moins le maintien d'une solidarité envers le pays, solidarité symbolique quand le pays n'existe plus et le dynamisme économique nécessaire à la réalisation du projet de retour ou à l'obtention d'une réparation ainsi qu'à l'exercice de la solidarité intra et intercommunautaire. En même temps, le projet de retour, même très flou et lointain, représente une alternative potentielle à l'installation définitive dans le pays de résidence et rend les membres de la diaspora toujours plus disponibles que d'autres pour d'éventuels changements de lieux de vie. Il y a une fluidité entre les communautés dispersées qui contribue à entretenir leur conscience d'unité.

Les migrations les plus souvent étudiées à partir du concept de diaspora : juive, grecque et arménienne, ont en commun un exil contraint, vécu sur le mode d'une tragédie datée et bien inscrite dans les mémoires et qui a pu être réactualisée ultérieurement dans l'histoire par des événements du même type. Engagées à des époques différentes, dans l'antiquité pour la première, à la Renaissance pour la seconde et au début du XXe siècle pour la troisième, ces trois diasporas partagent une référence à un évènement fondateur de leur exil et à d'autres épisodes plus ou moins tragiques qui ont pu redonner du sens à l'attachement au pays ancestral. C'est cet attachement qui constitue le ferment d'unité entre les communautés dispersées, communautés dont les références culturelles se sont éloignées les unes des autres, sous les influences des pays de résidence et n'ont souvent plus guère à voir avec la culture originelle.

Si le souvenir d'une catastrophe originelle peut contribuer à renforcer la conscience du lien diasporique, il n'est pas indispensable à la pertinence et à l'autonomie de la notion de



diaspora pour désigner une réalité qui diffère des simples dispersions géographiques induites par les migrations. C'est ce qu'expriment bien les auteurs du chapitre diaspora de l'*Encyclopédia Universalis* : « *On peut attribuer le caractère de diaspora à tout peuple, disséminé sur la terre pour quelque raison, qui, faisant durablement échec aux processus d'assimilation ou d'acculturation, maintient la conscience d'une différence, la mémoire vive d'une histoire et d'un pays particulier, l'usage d'une langue ou l'attachement à une religion et qui entretient et développe, en deçà comme au-delà des frontières étatiques, des liens d'alliance, d'échange et solidarité entre ses membres dispersés.* »¹

C'est le caractère systématique de ces échanges et leur continuité dans le temps qui font que certaines émigrations deviennent des diasporas (Bordes-Benayoun et Schnapper, 2006). C'est par là que s'exprime et se renforce la conscience d'appartenir à un groupe dispersé et au passé souvent tragique, conscience qui fédère des populations qui ne parlent plus la même langue et ont acquis des pratiques culturelles différentes. Sans l'existence d'une telle conscience, on ne peut parler de diaspora, sauf à faire de cette notion un usage qui rappelle celui du langage ordinaire pour désigner par commodité toute population vivant en dehors des frontières de son territoire originel.

Conclusion

C'est sans doute la « banalisation » accrue du concept de diaspora qui explique la prolifération sur la toile de sites se référant à lui. Il n'y a plus aucun élément tragique dans le lien diasporique, plus de mémoire plus ou moins douloureuse du drame fondateur. La diaspora apparaît comme une réalité heureuse et un facteur de puissance et de développement économique. Tout le monde peut ambitionner de fabriquer une

diaspora à partir d'internet en rassemblant des internautes qui se réfère au même pays de départ, voire à la même région (sites de la diaspora corse ou bretonne) ou encore à des associations entre pays d'origine commun et activité partagée comme dans le folklorique site de la diaspora des rugbymen camerounais en Europe. Mais on est là dans le domaine du virtuel et non plus du réel. Emportés par l'attrait qu'offrent ces nouveaux concepts et leur apparente adéquation à une réalité mondialisée qu'ils contribuent à faire apparaître sous des aspects plutôt positifs : transcendance des appartenances nationales, ouverture aux échanges mondiaux, les chercheurs risquent parfois d'oublier une réalité relativement triviale, à savoir que la fascination qu'ils ressentent pour le déplacement « n'est pas forcément partagé par les déplacés » (Benayoun, 2012). ■

1. Spyros Asdrachas, Vicken Chetarian, Kamel Doraï. *Diaspora*, Encyclopédia Universalis, Édition 2010

Références bibliographiques

- BASCH Linda, GLICK SCHILLER Nina, and BLANC-SZANTON Cristina, (1994) *Nations Unbound: Transnational Projects, Postcolonial Predicaments and Derritorialized Nation-states*, Longhorn: Gordon & Breach Publishers.
- BORDES-BENAYOUN Chantal et SCHNAPPER Dominique (2006) *Diasporas et nations*, Odile Jacob, 320 p.
- BORDES-BENAYOUN Chantal, La diaspora ou l'ethnique en mouvement, *Revue Européenne des Migrations internationales*, vol 28, n°1 ? 2012 ;
- COHEN Robin (1997) *Global diaspora: an introduction*, UCL Press and Seale University of Washington Press, Londres, 224 p
- KASTORYANO Riva (2006) Vers un nationalisme transnational, redéfinir la nation, le nationalisme et le territoire, *Revue française de science politique*, 4/2006, vol 56, pp 533-553.
- MARTINIELLO Marco (2007) Transnationalisme et Immigration *Ecart d'identité*, N°111, pp 76-79.
- SAYAD Abdelmalek (1999) *la double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Le Seuil, collection Liber, 450p.